



été

CARS 2
Le nouveau film de Pixar est sur les écrans depuis hier.
Nous avons rencontré John Lasseter, le réalisateur et grand manitou du studio.



culturematch

En dix ans, Tatiana de Rosnay est devenue l'écrivaine française qui vend le plus de livres à l'étranger. Ses romans se sont écoulés à plus de 3 millions d'exemplaires aux Etats-Unis. Nous l'avons accompagnée à New York, en pleine promotion du film tiré de son livre « Elle s'appelait Sarah »

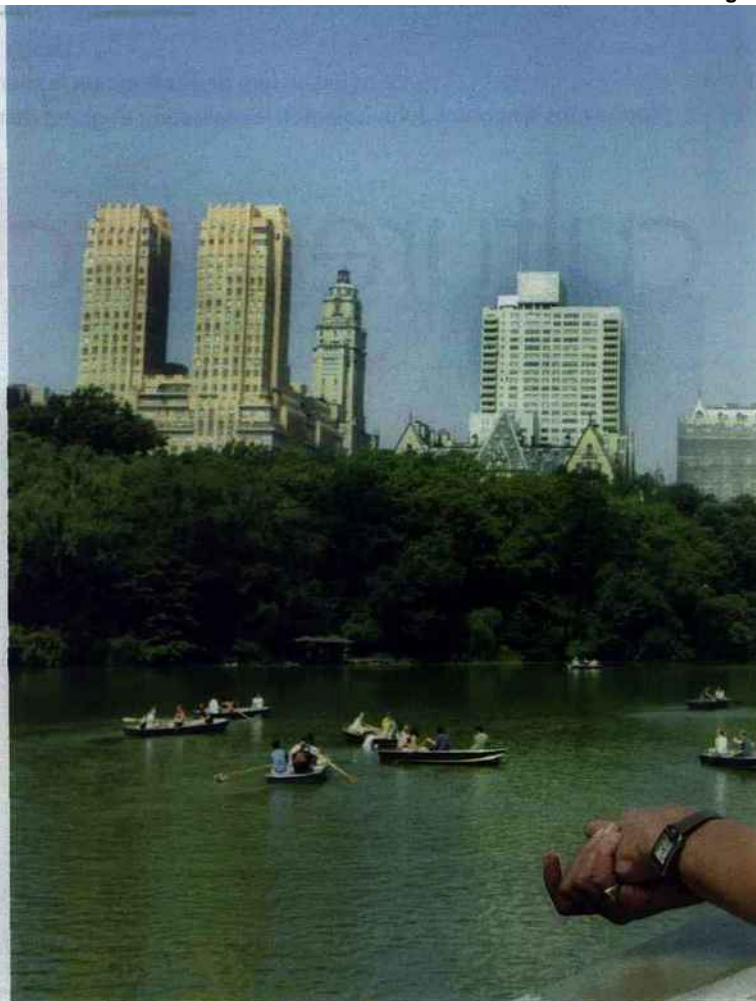
PHOTOS **SEBASTIEN MICKE**



Elle s'appelle Tatiana

UN ENTRETEN AVEC MARIE ADAM-AFFORTIT

Aujourd'hui, Tatiana de Rosnay est un véritable phénomène d'édition. Depuis 123 semaines, avec 3 millions d'exemplaires vendus aux Etats-Unis, l'édition américaine de son best-seller, « Elle s'appelait Sarah », lui vaut d'être sur la liste des meilleures ventes du « New York Times » et d'être l'auteure française la plus lue aux Etats-Unis. New York, Dallas ou Los Angeles la réclament, on veut la voir, lui poser des questions, lui faire évoquer la tragédie du Vél'd'Hiv et le destin extraordinaire de son héroïne, cette petite fille qui fait désormais partie de sa vie. En Grande-Bretagne, en Espagne, en Allemagne, en Norvège et aux Pays-Bas, là aussi on atteint des chiffres de vente vertigineux. Ses ouvrages sont traduits en trente-neuf langues. Tatiana est devenue une pro de la promo. A New York, elle a enchaîné les télévisions, les radios, les signatures, les photos, à Los Angeles, elle « a fait CNN ! ». Et, telle une actrice, elle est venue défendre, au côté du réalisateur Gilles Paquet-Brenner, le film « Sarah's Key » présenté en avant-première au MoMa. Tatiana est émerveillée. Devenir une star à presque 50 ans, elle n'y croyait plus.



“ Snobinarde huppée, non. Aristo funky, plutôt. Regardez-moi sur une piste de danse ”

TATIANA DE ROSNAY

Paris Match. Aujourd'hui, quelle est votre vie d'écrivain reconnu ?

Tatiana de Rosnay. Ma vie est un TGV, un avion, une salle d'attente, des décalages horaires. Depuis "Elle s'appelait Sarah", elle n'est faite que de voyages, de rencontres avec mes lecteurs dans chacun des pays où mes livres sont publiés : tour de France des librairies, des médiathèques, des écoles, une semaine aux Etats-Unis et des tournées dans toute l'Europe. **Et celle du temps où vous étiez un écrivain invisible ?**

Mon quotidien d'alors n'était que piges et grands moments de solitude, me demandant si mes livres allaient avoir du succès un jour. Journaliste, je faisais des portraits d'écrivains, je chroniquais des livres pour "Le Journal du dimanche", "Psychologie" et "Elle" dans lequel je collaborais aux rubriques "Une journée avec" et "C'est mon histoire". J'allais à quelques Salons du livre où je tentais de vendre mes romans. Avant "Sarah", j'en avais publié huit qui, les bonnes années, montaient péniblement à 2 000 exemplaires.

Vous avez songé à arrêter l'écriture ?

En 2004, aucun éditeur ne voulait de "Sarah", écrit en anglais. Tout le monde se fichait de mon histoire de Vél'd'Hiv.

J'ai alors pensé faire carrière dans le journalisme ou écrire des scénarios pour la télé. Seule mais lucide.

Vous dites qu'Héloïse d'Ormesson, votre éditrice, vous a sauvé la vie...

Parce qu'elle a cru en "Sarah" et en moi, ce qu'aucun autre éditeur n'avait jamais fait.

Votre premier éditeur Plon doit se mordre les doigts de vous avoir laissé filer...

J'ai gardé d'excellents rapports avec Olivier Orban et Muriel Beyer. Le fait de livrer mon texte en anglais a sans doute joué en la défaveur de "Sarah". Ils l'ont refusé, c'est leur choix et je le respecte. C'est la vie.

Aujourd'hui le film adapté de votre best-seller sort aux Etats-Unis. Comment le vivez-vous ?

Etre auprès du producteur Harvey Weinstein, les flashes, le tapis rouge, c'était surréaliste. Mais cette aventure "Sarah" est avant tout ma rencontre avec Arlette et Suzie, rescapées du Vél'd'Hiv, qui sont mes amies, mes Sarah.

Vous prétendez "ne pas avoir une plume littéraire".

Je ne pense pas écrire comme un pied. Je suis une conteuse d'histoires. Je sais les bâtir et tenir mes lecteurs en



A New York, lors de l'avant-première de « Sarah's Key », au côté du célèbre producteur américain Harvey Weinstein.



Le 11 juillet, entre deux interviews, l'écrivaine se balade dans Central Park.

en France. Je lance un appel à ses éditeurs: traduisez-là! Tout le monde imagine qu'elle était une vieille dame miteuse qui a écrit des trucs sirupeux. Alors qu'elle est la maîtresse du suspense. Je milite pour sa réhabilitation.

Fréquentez-vous le cercle restreint des écrivains à succès comme Levy, Nothomb, Musso, Gavalda ou Pancol?

On se connaît, on se tutoie tous et on déjeune ensemble. Guillaume Musso et Marc Levy me donnent des conseils précieux afin de gérer cette nouvelle notoriété. Quant à Katherine, je l'adore. Elle a été l'une des premières à m'envoyer un SMS, à la sortie d'"Elle s'appelait Sarah", pour me dire combien elle était heureuse pour moi. Amélie, elle, m'a écrit une lettre extraordinaire à propos de mon dernier livre "Rose", qui commençait par "Hausmann, quel boucher!".

Avec vos deux téléphones, vous êtes semble-t-il addict à Internet, Twitter et autres réseaux sociaux.

Je ne suis pas la fille de Joël de Rosnay pour rien. Très tôt, j'ai été initiée à Internet. Il y a une dizaine d'années, je tenais un blog, puis il y a eu MySpace et Facebook. Je dialogue aisément avec mes lecteurs à travers le monde. Sur Facebook, je dois avoir près de 9000 amis. Je passe tellement d'heures dans les aéroports qu'ainsi je peux leur consacrer du temps.

Cela fait des mois que vous êtes en promo...

Ça fait partie du job! Là, j'arrive à la fin. Entre le film et mon nouveau roman, je suis lessivée. J'ai eu la chance d'être coachée par mon père. Il m'a appris à communiquer, à regarder la caméra, à placer ma voix. J'attends impatiemment les vacances pour me remettre enfin à l'écriture.

Et la politique vous intéresse?

Maintenant que j'ai davantage de temps, je vais me plonger dedans. Je voterai, c'est certain. J'ai besoin de rassembler mes idées, car je trouve que pour l'instant c'est le grand bazar.

Quelle éducation vous ont donnée votre mère, Stella, et votre père Joël de Rosnay?

Le fait d'avoir une mère anglaise et un père français m'a permis de recevoir une éducation franglaise. Ils m'ont transmis la tolérance et aussi l'humour décalé. Maman m'a toujours appris à savoir rire de moi-même et à ne pas me prendre au sérieux. Et de ma grand-mère russe, Natacha, j'ai hérité le don de la danse, celui de la séduction et l'optimisme sur la vie.

Plus culturellement?

A Paris comme à Londres, on fréquentait les musées, le Louvre et le Victoria and Albert Museum. J'allais avec ma grand-mère à l'opéra. Papa et maman nous emmenaient voir les Spielberg, "E.T.", "Indiana Jones"... On dansait sans cesse sur Donna Summer, les Bee Gees et Michael Jackson. Je suis capable de faire un moon walk plus vrai que nature. A la maison, c'était joyeux mais rigoureux.

Que gardez-vous de votre oncle Arnaud de Rosnay, disparu en 1984 dans le détroit de Formose?

J'avais 23 ans. Arnaud était Gatsby le magnifique que ma sœur Cécilia et moi adorions. Il était solaire et, quand il entrait dans un endroit, tout le monde se retournait sur son passage. Un jour, j'écrirai sur lui, un truc très personnel.

Votre nom, votre physique d'élégante bourgeoise pourraient laisser croire que vous êtes un brin snob.

Un de mes potes me définit comme une aristo funky. Ça me va bien. Je descends d'un milieu huppé, mais ça ne fait pas de moi une horrible snobinarde. Ceux qui le pensent se trompent. Qu'ils me regardent sur une piste de danse! ■

haleine. Ce qui n'est pas incompatible avec une écriture plaisante. Je revendique d'être un écrivain populaire, car je suis lue par toutes les générations, dont les ados. Ça, c'est ma fierté et mon prix Goncourt à moi.

Depuis quand écrivez-vous?

Depuis l'âge de 11 ans. En plus des romans, des polars, de la poésie, j'ai tenu mon journal pendant vingt-cinq ans. Ces écrits de jeunesse sont entreposés dans une cave avec la mention "Ne pas publier après ma mort." Ils ne sont vraiment pas bons, mais ça a forgé l'écrivain que je suis devenue.

C'est vertigineux tout ce succès, cette frénésie?

Je mets une barrière solide entre le succès, l'affolement médiatique et moi. J'ai 50 ans, exactement comme Marc Levy. Quand un truc pareil vous tombe sur la tête, on ne peut que rester lucide. A 20 ou 30 ans, je me serais prise au sérieux.

Ça se passe comment en famille?

Au moindre soupçon de pétage de plombs, mon fils Louis et ma fille Charlotte ne me ratent pas et se moquent de moi.

Votre éditrice affirme qu'avec "Rose", sorti en mars, Tatiana de Rosnay est en passe de devenir une marque.

Aujourd'hui, les gens achètent mes livres parce qu'il y a mon nom sur la couverture, sans en savoir plus. Je prends ça pour un immense compliment. Moi-même, j'achète systématiquement les livres de Tracy Chevalier, Modiano, Philippe Claudel ou Irène Némirovsky sans en connaître le thème.

Qui est votre référence littéraire?

Depuis mon enfance, Daphné Du Maurier, si mal connue



« Rose », de Tatiana de Rosnay, éd. Héloïse d'Ormesson, 19 euros.